Baalbaki Ramzi,
The Arabic Lexicographical Tradition,

Leiden/Boston, Brill,
2014, 489 pages
ISBN : 9789004273979

Cet ouvrage, très bien documenté, vient combler une lacune en offrant une vision globale et néanmoins très précise et détaillée de la riche tradition lexicologique arabe.

L'état de la recherche contemporaine sur ce domaine présenté par l'auteur est à ce sujet éclairant. En effet, si l'intérêt pour la tradition linguistique arabe n'a fait que croître depuis les années soixante du XXe siècle, celui-ci s'est bien davantage focalisé sur la grammaire que sur la lexicologie. En outre, un nombre non négligeable des travaux consacrés à cette dernière se sont avant tout intéressés aux influences étrangères réputées l'avoir impactée : indiennes pour les uns, grecques pour les autres, ou encore hébraïques. Pour Baalbaki, ces influences n'ont pas été démontrées et, de surcroît, les sources arabes sont muettes à propos d'une quelconque influence étrangère. L'un des objectifs de son étude est donc d'établir que les racines de la lexicographie arabe sont essentiellement basées sur la culture arabo-islamique, comme c'est le cas pour la grammaire, dont il est admis aujourd'hui qu'elle s'est constituée hors de toute influence étrangère.

Le premier chapitre est consacré aux premiers temps de l'activité lexicographique. L'auteur rappelle qu'il est impossible de séparer l'activité linguistique et l'intérêt pour le texte coranique, et qu'un lien étroit existe aussi entre l'étude de la langue et la science du hadith, la jurisprudence et l'exégèse.

Si l'on constate très vite l'émergence de deux branches : le *naḥw* (« syntaxe, morphologie, phonétique ») et la *luġa* (« lexicographie » « philologie » au sens strict), les frontières entre les deux domaines ne sont pas toujours bien délimitées. C'est au IIe/Ve siècle que commence l'activité des *luġawiyyūn*. Ils se focalisent en particulier sur le sens des mots et les variations dialectales, notamment dans le cadre de l'étude du *ġarīb*. Dès le départ, on note l'importance de la place qu'ils accordent au *laḥn* (solécisme), qui ne concerne pas que le *naḥw*, mais aussi l'usage des mots hors de leur contexte. Des monographies rassemblant des listes d'erreur voient le jour, la première étant celle de Kisā'ī (m. 189/805). Une idée domine rapidement : il existe un standard de « bon arabe », dont la source la plus pure est le parler des Bédouins (*A'rāb*). Les données linguistiques recueillies auprès d'eux constituent la plus grande partie des matériaux lexicaux. Qui sont ces Bédouins *fuṣaḥā'* (« éloquents ») et comment sont-ils caractérisés socialement et linguistiquement ?

Aux yeux des *luġawiyyūn*, il s'agit d'abord d'habitants du désert vivant à l'écart des populations susceptibles de corrompre la langue (non Arabes). Bien plus, ils appartiennent aux seules tribus de Qays, Tamīm, Asad, Huḏayl et à une partie des Kināna et de Ṭayyi'. Qurayš, pour des raisons religieuses évidentes, fait l'objet d'un traitement contradictoire : les philologues sont unanimes pour considérer que la situation particulière de la Mecque, véritable carrefour, permit à cette tribu de sélectionner et d'adopter les formes les plus pures des dialectes et parlers des autres tribus. Une disposition naturelle (*salīqa*) l'aurait mise à l'abri de toute artificialité et préciosité. Mais certains savants, tel Abū Zayd al-Anṣarī (m. 215/830), ne l'incluent pas dans la liste des tribus retenues comme source du beau langage. Les Bédouins « éloquents » sont, par ailleurs, réputés être illettrés, attachés à leurs usages linguistiques au point de résister à tout changement, et dotés d'une grande disposition pour le *ġarīb*. Il était naturel que la collecte des données s'effectuât donc auprès de ces Bédouins. Ces derniers se rendaient d'ailleurs par centaines dans les villes à la rencontre des savants. On sait qu'ils furent parfois accusés de vendre leurs données ou d'avoir corrompu leur langue durant ces longs séjours hors du désert. Ces *fuṣaḥā'* devenaient parfois arbitres dans les controverses, telle la célèbre dispute dite : *al-mas'ala al-zunbūriyya* entre Sībawayhi (m. 180/796) et Kisā'ī. Si bien que les limites apparaissent parfois floues entre les informateurs bédouins (*ruwāt*) et les *luġawiyyūn*. Quant à l'apparition de l'*isnād* dans les données lexicologiques, elle correspondit au besoin ressenti de prouver la fiabilité des matériaux, la chaîne s'allongeant avec le temps. De toute évidence, certaines données étaient fabriquées de toute pièce, ces accusations de forgeries n'épargnant pas certains des savants les plus représentatifs des IIe/VIIIe et IIIe/IXe siècles. Néanmoins, contrairement aux transmetteurs de hadiths, les philologues firent peu pour développer des méthodes rigoureuses de critique de données, sans doute parce qu'il y avait peu à gagner à forger des mots.

Assez vite, le problème se posa de déterminer la période durant laquelle les données linguistiques pouvaient être considérées comme fiables (*'uṣūr l-ḥtiǧāǧ*). Si la question de la période de fiabilité des données coraniques et du corpus des Hadiths fut réglée assez rapidement, limitant les matériaux recevables à ceux recueillis avant la seconde moitié du IIe/VIIIe siècle, il n'en fut pas de même avec les autres sources (prose et poésie). Pour la prose, on distingua production citadine et production bédouine. La première fut réputée recevable jusqu'à la fin du

BCAI 31 (2017) Baalbaki Ramzi: The Arabic Lexicographical Tradition., recensé par Brigitte Foulon
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

IIe/VIIIe siècle, après quoi elle fut considérée comme corrompue. Pour la seconde, la limite fut repoussée à la fin du IVe/Xe siècle. Ibn Ǧinnī (m. 1002) et certains lexicologues tardifs, tel Azharī (m. 370/981) ou Ǧawharī (m. 400/1010), mentionnent encore avoir consulté des Bédouins. Pour la poésie, les critères furent beaucoup plus stricts. Sa production fit l'objet d'une classification qui fit consensus et distingua le poète préislamique, le poète *muḫaḍram* et le poète islamique. Ǧumaḥī fut le premier à établir cette distinction et Ibn Qutayba lui ajouta un ordre hiérarchique. Tous les savants se rallièrent à l'idée de clore la période de la poésie pouvant servir de matériau linguistique plus de deux siècles avant la prose. Si bien que les *šawāhid* de poètes « modernes » sont à peu près absents des dictionnaires, même si les lexicologues se montrèrent un peu plus tolérants en la matière que les grammairiens. Cette exclusion priva les sciences du langage d'une source abondante. Les lexicologues tardifs ne firent à leur tour que reprendre les *šawāhid* de leurs prédécesseurs en négligeant les évolutions sémantiques.

L'auteur examine ensuite le rôle déterminant joué par le *ġarīb*. Parfois dénommé *nādir*, *ḥūšī*, *waḥšī* (« barbare », « non familier ») ou *šāḏḏ* (« anomalie »), le *ġarīb* concerne les termes rarement utilisés dans les quatre sources des données linguistiques (La poésie et la prose, le Coran et le hadith). Il englobe les mots rares, ou connaissant des variations de prononciation dialectales, les expressions idiomatiques ou encore les phénomènes syntaxiques rares. L'intérêt pour le *ġarīb* est associé à la période des Compagnons du prophète. Des liens étroits sont établis entre poésie et *ġarīb*. Le *raǧaz* est le mètre le plus associé au *ġarīb* du fait de sa souplesse et de son association à la vie du désert.

Pour passer en revue les ouvrages lexicographiques, l'auteur s'appuie sur l'un des phénomènes les plus importants de la lexicographie arabe, à savoir la coexistence, durant plusieurs siècles, et au même stade de l'activité philologique, de deux types de dictionnaires, visant des objectifs différents : le type onomasiologique, dénommé *mubawwab*, dictionnaire analogique qui, basé sur le *ma'nā*, part du sens pour arriver au signe, et le type sémasiologique, dénommé *muǧannas* qui, non spécialisé et basé sur le *lafẓ*, part du signe pour arriver au sens. Néanmoins, les frontières entre les deux types d'ouvrages sont souvent poreuses. D'abord du fait que les deux types d'ouvrages utilisent les mêmes matériaux, mais aussi parce que les premiers *mubawwab* furent une source majeure pour les auteurs de *muǧannas*. D'ailleurs, certains savants composèrent les deux types d'ouvrages, tel Ibn Sīda (m. 458/1066), auteur du *Muḫaṣṣaṣ* et du *Muḥkam*.

Le deuxième chapitre de l'ouvrage est consacré à l'étude du type onomasiologique (*mubawwab*) et des lexiques spécialisés, très vaste corpus interdisant toute prétention à l'exhaustivité. Il est divisé en neuf sections, chacune étant dédiée à un genre spécifique, auxquelles s'ajoute une section centrée sur les ouvrages multithématiques. La première section est consacrée aux ouvrages de *ġarīb* (« usage étrange ») et de *nawādir* (« usage rare »). L'auteur classe le *ġarīb* en trois catégories : *ġarīb al-Qur'ān*, *ġarīb al-ḥadīṯ* et les autres matériaux de *ġarīb/ nādir*. Le *ġarīb al-Qur'ān* est une tradition que l'on fait remonter à Ibn 'Abbās (m. 68/687), mais les ouvrages qui lui sont attribués sont à considérer avec beaucoup de prudence. Le premier ouvrage sans doute authentique est celui d'un koufien : *al-ġarīb fī l-Qur'ān* de Abān b. Taġlib al-Bakrī al-Ǧurayrī (m. 141/758). Le *ġarīb* coranique est identifié en partant de la distinction qui est faite entre deux types de lexèmes recensés dans le texte sacré : ceux connus aussi bien par la *'āmma* que par la *ḫāṣṣa* (ex. : *arḍ* (« terre »), *samā'* (« ciel »)), et ceux connus seulement par les personnes versées dans la connaissance de l'arabe (ex. : *ḥasra* (« souci »), *naba'* (« nouvelle »), *balā'* (« affliction »)). Certains mots sont envisagés seulement par rapport à un contexte coranique spécifique (ex. : *ṣabr*). Pourtant, certains lexèmes considérés comme relevant du *ġarīb* ne sont, ni rares, ni dotés d'un sens spécifique dans le texte coranique. Le *ġarīb al-ḥadīṯ*, quant à lui, n'a pas toujours été transmis *verbatim* et, de plus, certains de ses transmetteurs n'étaient pas des locuteurs natifs en arabe. Beaucoup de ces ouvrages, datés des IIIe/IXe et IVe/Xe siècles, sont perdus. L'auteur donne la liste des onze textes nous étant parvenus, le dernier datant du VIIe/XIIIe siècle. Contrairement au *ġarīb al-Qur'ān*, le *ġarīb al-ḥadīṯ* ne comprend pas de mots connus. Enfin, dans les ouvrages focalisés sur les autres types de *ġarīb*, plusieurs noms désignent les mots rares mais, pour Suyūtī, ils sont tous des antonymes de *faṣīḥ*. Ce dernier terme en vient donc à désigner le contraire d'un mot sonnant désagréablement ou connu des seuls savants ou des purs Bédouins. La recension des ouvrages de ce type est ardue et difficile à différentier des premiers dictionnaires de type *muǧannas*, ces derniers consacrant très souvent des parties au *ġarīb*.

La deuxième section a pour objet les livres de proverbes, qui étaient vus par les philologues comme une forme spéciale du *kalām al-'Arab*, avec ses propres idiosyncrasies, et comme un témoignage de langage *faṣīḥ*, étroitement lié au *garīb*. Dans ce domaine aussi, les frontières entre philologie et grammaire sont très floues. Ainsi, Zamaḫšarī (m. 538/1144), essentiellement connu comme grammairien, a aussi rédigé un livre de proverbes, *al-Mustaqṣā fī amṯāl*

BCAI 31 (2017) Baalbaki Ramzi: The Arabic Lexicographical Tradition., recensé par Brigitte Foulon
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

al-'Arab, l'un des mieux structurés du genre, qui se révèle être davantage un ouvrage de philologie que de grammaire. En outre, les proverbes sont très présents aussi dans les dictionnaires de type *muǧannas* (Le *Lisān* renferme ainsi 2278 proverbes). Les livres de proverbes constituent le premier genre apparu dans l'histoire du *mubawwab* : certains sont signalés dès le Ier/VIIe siècle, d'autres sont attribués à tous les grands philologues du IIe/VIIIe siècle et du début du IIIe/IXe siècle, preuve du grand intérêt porté à ce type de discours, mais aucun de ces traités précoces n'a survécu. Il est probable que leur contenu ait été préservé oralement pour être utilisé par les auteurs postérieurs. L'organisation de ces ouvrages a subi une évolution qui permet de distinguer en trois catégories : il s'agit d'abord des recueils non classés par ordre alphabétique. L'auteur en recense sept, composés entre 168/784 et 328/940. Environ deux siècles plus tard apparaissent les ouvrages classés, au moins partiellement, par ordre alphabétique, le premier étant celui de Ḥamza b. al-Ḥasan (m. après 351/962), *al-Durra l-fāḫira fī l-amṯāl al-sā'ira*. L'auteur recense neuf ouvrages ayant suivi cette méthode jusqu'au XVe siècle et qui, pour la plupart, visent l'exhaustivité (*istiqṣā'*). Enfin, la troisième catégorie rassemble les livres collectant un type spécifique de proverbes. Elle comporte quatre sous-groupes : proverbes du type « *af'al* », proverbes issus de la poésie, proverbes liés au Coran, au hadith ou à la sapience, et, enfin, proverbes postclassiques (*muwallad*) et vernaculaires (*'āmmī*).

L'auteur aborde ensuite les *mubawwab* traitant respectivement de botanique (*al-nabāt*), de zoologie (*al-Ḥayawān*) et du corps humain (*ḫalq al-insān*) : les premiers, apparus aussi au IIe/VIIIe siècle, sont pour la plupart perdus, mais les titres informent sur un contenu qui contribua largement à la constitution des matériaux des *muǧannas*. La plupart des ouvrages conservés datent des IIIe/IXe et IVe/Xe siècles, l'intérêt pour ce genre faiblissant fortement par la suite. L'auteur fait une présentation détaillée des quatre principaux lexiques de botanique : *al-šaǧar wa-l-kala'*, d'Abū Zayd al-Anṣārī (m. 215/830), *al-nabāt wa-l-naḫl*, d'al-Aṣma'ī (m. 216/831), *al-karm wa-l-naḫla*, d'Abū Ḥātm al-Siǧistānī (m. 255/869) et *al-Nabāt* de Dīnawarī (m. 282/895). Le premier est représentatif de la période de collecte des données, son auteur étant le philologue le plus actif de l'époque. Il se compose de deux parties qui furent sans doute, à l'origine, deux monographies indépendantes : *asmā' al-kala'* et *asmā' al-šaǧar*, cette dernière étant elle-même divisée en deux sous-parties : *al-'iḍāh*, les « grands épineux », comprenant *al-'iḍāh al-ḫāliṣ* et *'iḍāh al-qiyās*, d'une part, et les autres espèces, d'autre part, qui incluent les « petits épineux » (*'iḍḍ* et *širs*). Abū Zayd al-Anṣārī est avant tout intéressé par les noms des végétaux (génériques et noms d'unité). Il accorde, en revanche, beaucoup moins d'attention à leurs caractéristiques. al-Aṣma'ī, auteur du deuxième titre, porte le même intérêt aux noms. Les végétaux sont classés en fonction de leur type. Sont distinguées ainsi : « les plantes qui se mangent crues » (*aḥrār al-baql*), « les herbes épaisses et dures » (*ḏukūr al-baql*), les végétaux « salés » (*ḥamḍ*) ou « non salés » (*ḥulla*). Les espèces sont aussi parfois classées en fonction de leur habitat : ainsi des arbres du Hedjaz ou des montagnes du Nedjd. Des doutes existent quant à l'attribution de la section consacrée au palmier, plus structurée. Le troisième texte, qui a bénéficié des écrits précédents, est beaucoup plus long. Mais c'est sans nul doute l'ouvrage de Dīnawarī qui est le plus important : véritable encyclopédie botanique, il traite aussi de la tradition bédouine envers les plantes. Il est constitué de deux parties : une étude générale sur les plantes et une section dans laquelle les plantes sont classées alphabétiquement. Les lexiques de zoologie sont plus nombreux que ceux de botanique et s'étalent sur une période beaucoup plus longue. Ils partagent avec eux une disposition non alphabétique et ont souvent les mêmes auteurs. Baalbaki analyse le contenu de six ouvrages conservés, parmi lesquels ceux d'al-Ǧāḥiẓ et de Damīrī (m. 808/1405) relèvent davantage de la littérature que de la philologie au sens propre. L'auteur traite à part les très nombreuses monographies consacrées au cheval, parmi lesquelles cinq œuvres de la première moitié du IXe siècle ont survécu. Ces ouvrages sont, soit purement philologiques, soit focalisés sur certains aspects de l'hippologie : chevaux illustres, poésie dédiée à l'animal, pratiques vétérinaires. Il évoque ensuite onze ouvrages plus tardifs, qui s'échelonnent entre les Ve/XIe et XIe/XVIIe siècles mais ne s'éloignent guère de cette norme. Les lexiques spécialisés sur le corps humain, quant à eux, ont souvent pour titre : *kitāb al-farq* ou *kitāb ḫalq al-insān*, ce dernier annonçant une focalisation sur les parties du corps. Ils sont apparus dans la première moitié du IIIe/IXe siècle. À l'instar des lexiques de botanique et de zoologie, on y note un taux élevé de *ġarīb*. L'auteur passe en revue les cinq ouvrages étant parvenus jusqu'à nous, le premier étant celui de Quṭrub (m. 206/821).

Les lexiques spécialisés sur la langue occupent le restant des pages consacrées aux ouvrages de type *mubawwab*. Il s'agit, notamment, des ouvrages intitulés *Kitāb al-aṣwāt*, presque exclusivement attribués à des auteurs des IIe/VIIIe et IIIe/IXe siècles. Comme ils sont tous perdus, il est difficile de déterminer le sens précis accordé à l'époque aux termes *aṣwāt* et *ḥurūf*. En revanche, plusieurs ouvrages focalisés sur les seules *ḥurūf* ont survécu : l'auteur présente onze titres s'échelonnant entre le IIe/VIIIe et le IXe/XVe siècle.

BCAI 31 (2017) Baalbaki Ramzi: The Arabic Lexicographical Tradition., recensé par Brigitte Foulon
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Nombreuses sont les monographies axées sur des lettres de l'alphabet spécifiques. Ainsi, pour des raisons orthographiques, les philologues associent souvent la hamza et l'alif. L'auteur recense huit monographies sur cet ensemble. D'autres ouvrages s'intéressent à deux lettres souvent confondues et qu'il s'agit de pouvoir différencier, à l'instar du *ḍād* et du *ẓā'* (treize monographies, allant du IIIe/IXe au VIIe/XIIIe siècle, sont ainsi dédiées à ce seul couple). Les lexiques ayant pour objet les schèmes morphologiques (*al-abniya*) nous éclairent sur les domaines de compétences respectifs des philologues et des grammairiens, qui s'y intéressent aussi. Ainsi, le *Kitāb* de Sībawayh traite cette question de façon presque exhaustive, en se penchant sur 342 schèmes (308 pour les noms et 34 pour les verbes). Mais l'on remarque chez les grammairiens un net désintérêt pour la sémantique de ces formes, contrairement à ce qui se passe chez les philologues, qui apportent de nombreux éclaircissements de cet ordre. On voit bien, là encore, la complémentarité entre les deux disciplines. L'ouvrage le plus ancien de ce type est celui d'al-Māzinī (m. 249/863) : *Kitāb al-taṣrīf*. L'auteur classe les très nombreux ouvrages traitant des schèmes en huit rubriques. Les livres dédiés à *al-ištiqāq* (« dérivation ») peuvent être exclusivement consacrés aux noms propres, tel celui d'al-Aṣma'ī (m. 216/831), *Kitāb ištiqāq al-asmā'*, qui rassemble des noms individuels et des noms de tribus, auxquels s'ajoutent quelques noms de lieux, soit un total de 133 noms qui ne sont classés ni alphabétiquement ni thématiquement. Ce genre évolue, et l'ouvrage d'Ibn Durayd (m. 321/933), *Kitāb al-ištiqāq*, composé dans le but de contrer les allégations des *šu'ūbiyyūn*, et basé sur les données de généalogistes arabes, s'intéresse beaucoup plus à l'étymologie des noms propres. Appartiennent aussi au genre *ištiqāq* les ouvrages traitant des diminutifs, ou des schèmes de singulier, duel et pluriel. Plus de trente ouvrages, pour la plupart disparus, ont été consacrés à la question du masculin et du féminin (*al-muḏakkar wa-l-mu'annaṯ*). L'auteur analyse le contenu des treize textes conservés les plus importants (allant du IIIe/IXe au VIIIe/XIVe siècle). Parmi les autres catégories de *mubawwab* axés sur les questions de morphologie, on compte ceux dédiés aux « schèmes abrégés ou prolongés » (*al-maqṣūr wa-l-mamdūd*), en étroite relation avec la précédente, dans la mesure où les *alifs maqṣūra* et *mamdūda* sont tous deux des marqueurs du féminin. Sont également examinés par l'auteur : les ouvrages sur les « triplets » (*al-muṯallaṯāt*), terme se référant à un groupe de trois mots ayant une racine et un schème identiques mais dont l'une des radicales est vocalisée, chez l'un par une *fatḥa*, chez l'autre par une *kisra* et chez le dernier par une *ḍamma*. Ces trois mots peuvent avoir un seul et même sens, tels *ṯanā'*, *ṯinā'* et *ṯunā'*, (« éloge »), ou bien des sens différents, tels *salām* (« salut »), *silām* (« pierres »), *sulām* (« pied »). L'auteur examine cinq textes de ce genre, composés entre les IIIe/IXe et IXe/XVe siècles. Suivent les ouvrages traitant respectivement des schèmes nominaux, les schèmes *fa'ala* et *af'ala* qui, parmi les 34 schèmes verbaux, ont particulièrement focalisé l'attention des philologues dès le IIIe/IXe siècle, puis ceux consacrées aux schèmes verbaux en général et aux schèmes verbaux et nominaux. L'auteur dénombre cinq ouvrages embrassant les deux types de schèmes, composés entre les IVe/Xe au VIe/XIIe siècles. Il est bien évident que la plupart des schèmes étudiés par les philologues étaient également l'objet de l'attention des grammairiens. Toutefois, le type de curiosité qu'ils suscitaient chez ces derniers était différent de celui qu'ils éveillaient chez les philologues. En outre, dans les traités de grammaire, ils étaient éparpillés dans les différents chapitres.

Le chapitre dédié aux travaux de type onomasiologique se clôt sur les lexiques multithématiques, apparus à la même période que les monographies. Les plus anciens portent souvent le titre de *ṣifāt*, le premier étant attribué à Abū Ḫayra al-A'rābī, contemporain d'Abū 'Amr b. l-'Alā'. Un autre titre, *muṣannaf*, était usité pour ces ouvrages, indiquant la pluralité des questions abordées. Baalbaki analyse le contenu de douze de ces livres, composés entre les IIIe/IXe et VIIe/XIIIe siècles. Le premier, *al-Ġarīb al-muṣannaf*, est l'œuvre d'Abū 'Ubayd al-Qāsim b. Sallām (m. 224/838), très influencé par le parler des *fuṣaḥā'* bédouins. Il est formé de 26 sections, nommées *kitāb*, elles-mêmes divisés en 900 chapitres. L'un des plus célèbres et des plus commentés de ces ouvrages n'est autre que le *Adab al-kātib*, attribué à tort à Ibn Qutayba, et que l'on doit à un certain Anas. C'est également à cette catégorie qu'appartient le célèbre *Muḫaṣṣaṣ* d'Ibn Sīda (m. 456/1066), dans lequel le « spécifique » (*aḫaṣṣ*) et l' « accidentel » (*'araḍ*) sont subordonnés au « général » (*a'amm*) et à la « substance » (*ǧawhar*).

Le troisième chapitre est consacré aux dictionnaires de type sémasiologique (*Muǧannas*). Contrairement au *mubawwab*, le *muǧannas* vise à embrasser exhaustivement le corpus de l'arabe, et son ambition est donc plus grande. Le nombre de dictionnaires de ce type est naturellement plus réduit que celui des ouvrages de type *mubawwab*. Néanmoins, ils offrent une variété notable, non seulement en matière d'organisation mais aussi de contenu. L'auteur organise ce chapitre en fonction des trois types principaux d'organisation prévalant pour ces ouvrages : le premier est fondé sur le système phonétique-permutatif, le deuxième sur un

BCAI 31 (2017) Baalbaki Ramzi: The Arabic Lexicographical Tradition., recensé par Brigitte Foulon
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

classement alphabétique, et le troisième sur un système basé sur la rime. Dans le système phonétique-permutatif, les lettres sont classées en fonction de leur lieu d'articulation. Mode d'organisation le plus ancien, c'est aussi le plus difficile à manier. Le premier dictionnaire de ce type - et aussi le plus connu - est le *Kitāb al-ʿayn* d'al-Ḫalīl b. Aḥmad (m. 175/791), sur lequel l'auteur s'arrête longuement. Deux questions ont agité les chercheurs à son sujet : celle de son originalité et celle de l'identité de son auteur. Pour Baalbaki, cet ouvrage est, indiscutablement, le fruit de l'approche intuitive de la phonétique d'al-Ḫalīl. Il n'a subi aucune influence étrangère et est étroitement lié aux autres domaines de la science arabe, en particulier celle du Coran. Depuis l'apparition du livre et jusqu'à l'époque contemporaine, la question de l'identité de son auteur est posée. On sait que ce travail a été édité quelques années seulement après la mort d'al-Ḫalīl, du temps de son disciple Layṯ b. al-Muẓaffar (m. 190/805), auquel le livre est attribué dans plusieurs sources. Mais cette question vise à faire la lumière aussi sur ce qui est relatif au contenu et à l'organisation du dictionnaire : soit al-Ḫalīl n'a rien à voir avec sa conception, soit il est l'auteur de l'ensemble de l'ouvrage (texte principal et introduction), soit il n'a eu qu'un rôle partiel dans cette entreprise. En réalité, il n'y a pas de consensus quant à l'importance et la nature de son rôle. Ainsi, pour certains, le livre renferme des erreurs inconcevables pour un savant de la stature d'al-Ḫalīl. Baalbaki soutient que l'introduction, qui apparaît sans conteste comme la partie la plus importante du livre, porte nettement la marque d'al-Ḫalīl, même s'il semble bien qu'elle ait été transmise par l'un de ses disciples. L'abondance de références aux matériaux de la prosodie (*ʿarūḍ*), dont al-Ḫalīl est considéré comme le fondateur, est un autre indice de son implication personnelle. Sa méthode a pour but de ne laisser échapper aucune racine de l'arabe et s'appuie sur trois principes : les lettres de l'alphabet, d'abord, forment un ensemble fermé, composé de 28 éléments. L'auteur du dictionnaire ne suit pas les deux classements connus à l'époque et innove en en choisissant un fondé sur la phonétique. Le deuxième principe pose que le nombre de radicales des mots arabes va de deux à cinq (mots bilitères, trilitères, quadrilitères et quinquelitères). Chacun des chapitres du *Kitāb al-ʿayn* est divisé en 4 sections correspondant à chacune de ces catégories. En outre, les racines trilitères sont à leur tour réparties, sur des bases morphologiques, entre racines saines (*ṣaḥīḥ*), malades (*muʿtall*) et *lafīf* (renfermant deux radicales faibles). Enfin, le troisième principe fait intervenir la notion de *taṣarruf* (« permutation »), nommée dans les œuvres plus tardives : *taqālīb*, qui permet d'embrasser la totalité des racines. al-Ḫalīl dégage deux combinaisons possibles pour les racines binaires, six pour les trilitères et respectivement 24 et 120 pour les autres. Il souligne que toutes les combinaisons ne sont pas en usage et que, dans les racines quinquelitères, la majorité des combinaisons est abolie. Le *Kitāb al-ʿayn* constitue le stade de la découverte de la philologie arabe, et Baalbaki souligne qu'aucun schéma alternatif ne viendra, après lui, invalider sa méthode. Il examine ensuite les publications s'étant inspirés de ce texte fondateur. Aux IVe/Xe et Ve/XIe siècles, la méthode d'al-Ḫalīl est presque entièrement adoptée par al-Qālī (m. 356/967), Azharī (m. 370/981), al-Ṣāḥib b. ʿAbbād (m. 385/995) et Ibn Sīda (m. 458/1066). D'autres auteurs préfèreront le classement alphabétique mais seront quand même influencés par ce précurseur sur d'autres points. Deux siècles, donc, après la rédaction du *Kitāb al-ʿayn* apparaît le premier dictionnaire conçu en al-Andalus : *al-Barīʿ fī l-luġa*, d'Abū ʿAlī al-Qālī. Bien que celui-ci ait eu pour maître, avant son départ de Bagdad pour al-Andalus, Ibn Durayd, auteur de la *Ǧamharat al-luġa*, texte fort différent de celui d'al-Ḫalīl, il choisit d'adopter, pour son propre travail, le principe organisateur d'al-Ḫalīl. Il y introduit quelques modifications, assez mineures, mais se signale surtout par les ajouts qu'il apporte. Ceux-ci s'expliquent par la méthode qu'il suit en matière de collecte de données : il s'appuie en effet sur des sources variées et nombreuses et cite à la fois Koufiens et Basriens. En outre, al-Qālī s'intéresse beaucoup aux usages dialectaux et aux mots arabisés, ceux d'origine persane formant un chapitre séparé. Étonnamment, il cite peu son maître, Ibn Durayd, contrairement à ce qu'il fait dans les *Amālī*. Lorsqu'il compose le *Tahḏīb al-luġa*, Azharī prend encore davantage qu'al-Qālī le *Kitāb al-ʿayn* comme modèle. Le titre « Corrections » est suggestif de l'approche critique de son auteur envers ses prédécesseurs. Il y inclut ce qu'il a personnellement collecté auprès des Bédouins durant sa captivité chez les Qarmates et qu'il utilise pour rétablir les erreurs commises par ses contemporains. C'est envers ces derniers, en particulier envers Ibn Durayd, que ses critiques sont les plus dures. Pour ce qui est du *Kitāb al-ʿayn*, Azharī réduit le rôle joué par al-Ḫalīl dans l'introduction et utilise la formule : *qāla al-Layṯ*, quand il mentionne le reste de l'ouvrage. Il accuse ce dernier d'avoir souvent donné de fausses définitions. Voulant être le plus exhaustif possible, Azharī a considérablement augmenté le nombre d'items lexicaux et a inclus davantage de hadiths, de proverbes et de toponymes que ses devanciers. Pour Baalbaki, la contribution majeure de ce philologue, que l'on ne peut tenir pour un innovateur, réside dans son souci d'exhaustivité et sa méticulosité s'agissant de vérifier les données anciennes. Le troisième dictionnaire analysé, *al-Muḥīṭ fī l-luġa*, publié

BCAI 31 (2017) Baalbaki Ramzi: The Arabic Lexicographical Tradition., recensé par Brigitte Foulon
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

en dix volumes et réunissant quelques 4 800 pages, est l'œuvre d'al-Ṣāḥib b. ʿAbbād, figure importante du IVe/Xe siècle. Lui aussi tente de réunir le plus grand nombre d'items lexicaux. En proposant une explication sur le titre du *Kitāb al-ʿayn*, cet auteur révèle qu'il se réfère principalement à cet ouvrage, considéré comme une base à laquelle peuvent s'adjoindre des matériaux en provenance d'autres sources. Enfin, le *Muḥkam wa-l-muḥīṭ al-aʿẓam* d'Ibn Sīda apparaît au moment où le système phonétique-permutatif est pratiquement abandonné en Orient. Le *Kitāb al-ʿayn* n'est pas sa source principale, et il semble avoir modelé son lexique à partir de l'œuvre d'un autre andalou : le *Muḫtaṣar al-ʿayn* d'al-Zubaydī (m. 379/989). Il semble qu'Ibn Sīda ait rédigé le *Muḥkam* et le *Muḫaṣṣaṣ* simultanément et il est difficile de dire lequel a été terminé le premier. Le fait qu'il insiste sur la différence séparant *mubawwab* et *muǧannas*, ne l'empêche pas d'avoir utilisé les mêmes sources pour les deux ouvrages.

Baalbaki passe ensuite aux ouvrages régis par le deuxième système d'organisation, à savoir le système alphabétique (en commençant par la première radicale du mot). Le *Kitāb al-Ǧīm* d'Abū ʿAmr al-Šaybānī (m. 206/821), composé seulement quelques décades après le *Kitāb al-ʿayn*, est le premier dictionnaire connu à avoir adopté l'ordre alphabétique, mais seule la première lettre des mots y est prise en considération. Néanmoins, il ne s'agit pas d'un dictionnaire généraliste à proprement parler, car il se cantonne le plus souvent au *ġarīb* et reflète avant tout les vastes connaissances de son auteur en la matière, les *šawāhid* ayant été directement collectés dans les *dīwān*-s des poètes. Son titre est une énigme. Peut-être fait-il allusion à sa focalisation sur le *ġarīb* (le mètre *raǧaz*, souvent associé à ce dernier, utilise beaucoup plus de rimes en *ǧīm* que les autres mètres). En l'absence d'une introduction qui pourrait nous éclairer, l'auteur estime que nous n'aurons jamais de réponse certaine à ce sujet. Al-Šaybānī explique peu ses citations et ses définitions sont particulièrement brèves. Ni exhaustif, ni d'un maniement aisé, l'influence de cet ouvrage sur la tradition a été limitée, même si les auteurs postérieurs en ont souvent inclus des citations dans leur production.

Nous abordons ensuite la période ayant vu apparaître le plus grand nombre de *muǧannas*, le IVe/Xe siècle. Il commence par la présentation de l'ouvrage monumental d'Ibn Durayd (m. 321/933), *Ǧamharat al-luġa*, que ce savant irakien, d'origine omanaise, dicta à son disciple Ibn Mīkāl (m. 362/972). Selon la tradition, cette transmission se serait faite en Perse en 297/910, mais il est difficile d'imaginer qu'une telle somme ait pu être dictée en un an. Il s'agit du premier dictionnaire à opter pour un classement alphabétique appliqué à l'ensemble du mot. Ibn Durayd espère ainsi rendre l'ouvrage plus aisé à manier, et donc plus accessible à la *ʿāmma*. Visant à l'exhaustivité, il retient le système des *taqālīb* de Ḫalīl. Le titre de l'ouvrage vient de *ǧumhur*, qui désigne « la plus grande partie du parler des Arabes, à l'exclusion de ce qui est considéré comme barbare (*waḥšī*) et choquant (*mustankar*) ». Ibn Durayd affirme que le lecteur a davantage besoin de trouver les mots en usage plutôt que le *ġarīb* mais, en réalité, il n'applique pas cette idée, comme le lui reproche Azharī, qui prétend que certains mots ne figurent pas ailleurs que dans ce dictionnaire et qui émet des doutes quant à l'authenticité de certains lexèmes qadri- et quinquilitères ainsi que d'un certain nombre de néologismes. L'organisation du dictionnaire est, de plus, très complexe. Les *šawāhid* y sont pléthoriques, la majorité provenant de la poésie. On y note un grand intérêt pour les dialectes (*yamānī*, *šaʾāmī*, *azdī*), ainsi que pour l'étymologie des noms propres. C'est aussi l'un des premiers dictionnaires où une définition est parfois remplacée par la mention « bien connu ». L'auteur présente ensuite le *Maqāyis al-luġa et muǧmal al-luġa* d'Ibn Fāris (395/1004), l'un des philologues les plus prolifiques du IVe/Xe siècle, dont l'ouvrage le plus célèbre, *al-Ṣāḥibī fī fiqh al-luġa wa-sunan al-ʿArab fī kalāmi-hā*, est une œuvre pionnière qui discute, entre autres, les notions et principes fondamentaux de la philologie. Mais *al-Maqāyīs* constitue sa réelle contribution à la lexicologie. Un autre dictionnaire, *Asās al-balāġa*, de Zamaḫšarī (538/1144), peut, selon l'auteur, être considéré comme pionnier de deux points de vue : premier dictionnaire organisé entièrement alphabétiquement (en prenant en compte toutes les composantes de la racine), ce qui, selon Zamaḫšarī, lui confère une grande simplicité, il est encore plus novateur de par sa focalisation sur la différence entre sens littéral ou véridique (*ḥaqīqa*) et sens figuré (*maǧāz*) et du fait de l'importance qu'il accorde à l'usage en contexte. Les rubriques sont, pour la plupart, divisées en deux parties, la première renfermant les items lexicaux représentant le sens littéral et la seconde ceux en rapport avec l'usage figuré, mais il est parfois difficile de déterminer pourquoi un usage est classé sous l'une ou l'autre des appellations. Là encore, la plupart des *šawāhid* proviennent de la poésie. On note également que Zamaḫšarī introduit des vers de poètes « modernes » (Abū Nuwās, Abū Tammām, Mutannabī et Abū ʿAlāʾ al-Maʿarrī). Baalbaki déplore que cette attitude novatrice n'ait pas fait d'émules parmi ses successeurs.

Enfin, Baalbaki se penche sur le système d'organisation dit « de la rime ». Le classement est aussi alphabétique, mais commence, cette fois, par la dernière radicale de la racine, pour poursuivre par

BCAI 31 (2017) Baalbaki Ramzi: The Arabic Lexicographical Tradition., recensé par Brigitte Foulon
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

la première radicale et terminer par les consonnes intermédiaires. Ce système est apparu tardivement, sans que nous puissions le dater précisément. Le premier à l'utiliser pleinement et sans tenir compte des schèmes fut Ǧawharī (m. 400/1010) dans *al-Ṣaḥāḥ*, inspiré par l'œuvre de son oncle maternel, Fārābī, *Dīwān al-adab*. Mais, avant Fārābī, Bandanīǧī (m. 284/897) avait déjà, quoique de manière partielle, expérimenté cette méthode dans *al-Taqfiya fī -l-luġa*. Toutefois il n'est pas exclu que d'autres tentatives aient été tentées auparavant. Les premiers ouvrages de ce type semblent avoir échappé à l'attention des chercheurs modernes, si bien que la connaissance que nous en ayons soit loin d'être complète. À première vue, il est difficile d'expliquer le choix de la dernière radicale comme base du classement. Il est sans doute en relation avec le système de la rime (*qāfiya*). Le but était, selon l'auteur, de permettre aux poètes de trouver plus facilement des rimes pouvant être employées dans leurs compositions en vers ou en *saǧʿ*. Ce mode d'organisation devint la norme dans les *muǧannas* à partir de Ǧawharī et jusqu'au *Tāǧ al-ʿArūs* de Zabīdī (m. 1205/1790). L'auteur passe en revue les principaux ouvrages apparus entre ces deux bornes.

Il commence par le *Tāǧ al-luġa wa Ṣaḥāḥ al-ʿArabiyya* (*al-Ṣaḥāḥ/ al-Ṣiḥāḥ*) de Ǧawharī, jalon majeur de la tradition philologique qui fut, au moins pendant quatre siècles, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition du *Qāmūs al-Muḥīṭ* de Fīrūzābādī (m. 817/1415), le dictionnaire le plus usité. Sa contribution majeure réside dans le fait d'avoir adopté le mode de classement des racines précisé plus haut. Sa grande simplicité d'usage explique son immense popularité. Sa réputation vient aussi du fait que l'auteur n'admet que ce qu'il juge correct ou d'un usage authentique. Mais il ne donne aucune indication quant aux critères retenus pour juger ce qui fait qu'un usage est *ṣaḥīḥ*. Il s'appuie donc avant tout sur son propre jugement. Son élimination de nombreux mots et racines a été critiqué sévèrement, et les lexicologues venus après lui ont, pour la plupart, abandonné cette méthode consistant à limiter les entrées à ce qui ressort de l'usage *ṣaḥīḥ*. Baalbaki établit une comparaison qui parle d'elle-même : le *Ṣaḥāḥ* renferme 5 618 racines, le *Lisān*, 9 273, tandis que, dans le *Tāǧ*, le nombre des racines s'élève à 11 978. L'immense impact du *Ṣaḥāḥ* dans la tradition lexicologique apparaît aussi à travers le nombre important de suppléments, commentaires, de remaniements et d'abrégés qu'il a suscités. En raison de ce rayonnement, le système fondé sur la rime devint la forme d'organisation prédominante. L'auteur s'attarde ensuite longuement sur le *Lisān al-ʿArab* d'Ibn Manẓūr (m. 711/1311), terminé en 689/1290 et qui, à l'exception du *Tāǧ*, beaucoup plus tardif, est le dictionnaire le plus complet. Ibn Manẓūr ne revendique aucune originalité, précisant dans l'introduction que la responsabilité des matériaux repose sur les cinq sources sur lesquels il s'est appuyé, à savoir : le *Tahḏīb* d'Azharī, le *Muḥkam* d'Ibn Sīda, le *Ṣaḥāḥ* de Ǧawharī, le *Ḥawāšī* d'Ibn Barrī (m. 582/1187) et le *Nihāya fī ġarīb al-ḥadīṯ wa-l-aṯar* d'Ibn al-Aṯīr (m. 606/1210). Celles-ci offraient un choix d'organisation varié : phonétique-permutatif (*Tahḏīb* et *Muḥkam*), alphabétique (*al-Nihāya*) et basé sur la rime (*Ṣaḥāḥ* et *Ḥawāšī*). L'auteur opta pour le classement alphabétique. Pour le reste, il suivit la catégorisation du *Ṣaḥāḥ* dans tous les détails. Le contenu des notices est beaucoup plus développé et élaboré que dans la plupart des autres dictionnaires avec, comme conséquence, des vues variées et contradictoires dans les explications fournies, ainsi que des répétitions, même si l'on note un effort remarquable pour réunir les mots liés sur le plan sémantique. Le résultat est un ouvrage encyclopédique. Un siècle plus tard apparaît le *Qamūs al-Muḥīṭ* de Fīrūzābādī (m. 817/1415), lexicologue d'origine persane et auteur de plusieurs *mubawwab*. Cet ouvrage a connu une si grande popularité que son titre, *qāmūs*, mot d'origine grec et arabisé avec le sens de « mer », a fini par prendre le sens générique de « dictionnaire ». Ayant cherché en vain un dictionnaire qui soit à la fois complet (mots courants et non courants) et simple (brièveté de l'expression, des explications et du classement), ce savant avait alors entrepris une œuvre combinant le *Muḥkam* et *al-ʿUbāb*, intitulée : *al-Lāmiʿ al-muʿlam al-ʿuǧāb al-ǧāmiʿ bayna l-muḥkam wa-l-ʿUbāb*. On ignore jusqu'où il est allé dans ce travail. Réalisant que ce gigantesque *opus* occuperait soixante volumes et serait, donc, inaccessible à la plupart des usagers, il décida de condenser les matériaux en un seul volume, en le faisant le plus complet et organisé possible. Comme le *Ṣaḥāḥ*, ce dictionnaire donna lieu à de nombreux commentaires et fut traduit en turc et en persan. Baalbaki s'interroge sur les raisons de l'absence de toute référence au *Lisān* dans cet ouvrage. Estimant qu'il est difficile d'imaginer que Fīrūzābādī ne l'ait pas connu, il émet l'hypothèse que ce silence est sans doute motivé par le fait que l'ouvrage d'Ibn Manẓūr n'est pas une œuvre originale mais une compilation. Le dernier ouvrage examiné est le *Tāǧ al-ʿArūs min ǧawāhīr al-Qāmūs* de Zabīdī (m. 1205/1790). À la fin de celui-ci, son auteur confie qu'il a passé plus de quarante ans à composer son dictionnaire, terminé en 1188/1774. Du point de vue chronologique, il ne s'agit pas d'un ouvrage médiéval au sens strict, mais l'auteur le classe néanmoins dans cette catégorie du fait de la méthode suivie par Zabīdī : le *Tāǧ* couronne la période « classique » de la lexicologie arabe, dont

BCAI 31 (2017) Baalbaki Ramzi: The Arabic Lexicographical Tradition., recensé par Brigitte Foulon
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

il est le représentant le plus complet, combinant, encore plus que les autres, tous les contenus des œuvres antérieures. Mais alors qu'Ibn Manẓūr s'appuyait sur cinq sources, Zabīdī puise ses matériaux dans 116 sources qu'il énumère dans son introduction. Il ne prétend pas davantage que son devancier faire œuvre originale. Il présente le *Tāǧ* comme un complément du *Qāmūs*, dont la concision exigeait des compléments. Ainsi, il s'efforce de préserver le texte de Fīrūzābādī, mais en l'interrompant chaque fois qu'il nécessite une explication, une expansion ou une correction. En premier lieu, il restaure les matériaux négligés par l'auteur du *Qāmūs* dans son souci de concision. Les *ziyādāt* visent aussi à corriger les erreurs de son prédécesseur. Zabīdī affirme dans son introduction qu'il extrait ses matériaux directement de leurs sources et non d'ouvrages de seconde main. L'organisation interne est, bien entendu, déterminée par celle du *Qāmūs*. Cet ouvrage encyclopédique est passé dans la tradition occidentale par l'intermédiaire de Lane qui en a tiré la plus grande partie du contenu de son volumineux dictionnaire anglais-arabe.

Baalbaki revient, dans sa conclusion, sur le fait que toutes les variétés de classement qu'il a passées en revue dans son étude ne correspondent pas à des stades successifs de développement. Tous les systèmes en vigueur dans la tradition lexicologique ont en commun le fait d'être axés autour de la notion de racine. À l'époque moderne, certains auteurs, on le sait, ont abandonné celle-ci dans leur classement. Le premier dictionnaire de ce type fut *al-Rā'id* de Ǧubrān Masʿūd, publié en 1965. L'ouvrage de Baabalki montre aussi à quel point la tradition lexicologique est à replacer dans le cadre plus large des études islamiques, tant sont étroits les liens entretenus par cette discipline avec l'étude du Coran, la tradition prophétique, la poésie et les proverbes. Mais la discipline de laquelle la lexicologie est, sans conteste, la plus proche, est la grammaire, les deux sciences utilisant les mêmes matériaux et partageant de nombreux concepts, en particulier dans le domaine de la morphologie (*abniya*). Cependant, les grammairiens ont presque totalement laissé aux lexicologues le soin de traiter la sémantique. Les questions d'authenticité et de correction du lexique ont aussi été davantage traitées par les lexicologues. Enfin, la contribution de ces derniers à la conservation de la culture bédouine est importante, mais on peut déplorer que ce conservatisme les ait souvent empêchés de prendre en compte les évolutions de la langue, les nouvelles notions et termes techniques créés dans les domaines littéraire et scientifique. Ceux-ci, quand ils furent inclus, le furent parcimonieusement et bien longtemps après leur création.

Nous saluons encore une fois le sérieux et la rigueur avec lesquels Ramzi Baabaki a mené son travail et ne pouvons qu'espérer que ce dernier stimule la curiosité des chercheurs pour le champ de la lexicologie arabe, dont il nous dévoile avec brio toute la richesse.

Brigitte Foulon.
Sorbonne nouvelle-Paris3.

BCAI 31 (2017) Baalbaki Ramzi: The Arabic Lexicographical Tradition., recensé par Brigitte Foulon
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net